

« VOUS AVEZ DIT PROSTITUTION ? »

Journée de réflexion sur les pratiques dites prostitutionnelles des jeunes mineures confiées à Visa-Vie.

Vendredi 20 octobre 2023.

Anne-Sophie Jost

Le point de départ des réflexions que je vous propose aujourd'hui, c'est le moment je crois où je repère que presque toutes les jeunes filles que j'accompagne dans le cadre de Visa-Vie sont prises dans des pratiques que l'on peut qualifier de prostitutionnelles (je vais employer les termes de « jeunes filles » dans mon propos parce qu'en l'occurrence, les jeunes que j'accompagne à ce moment sont exclusivement des jeunes filles - et donc pas parce que ces pratiques ne concerneraient pas les garçons).

Je dis que « je repère », « je me rends compte », puisqu'elles-mêmes n'en disent pas grand-chose. C'est amené comme quelque chose de banal, de commun, tout le monde le fait, rien à dire... et quand on creuse, il s'agit rapidement de quelque chose de secret, d'indicible : « nan ça je peux pas te raconter ». Quelque chose n'apparaît pas dans le discours, ou déjà disparaît. Pas d'élaboration, pas de réflexion, et souvent, en fait, pas de récit non plus.

Je vous propose de faire un petit détour par l'étymologie du terme « prostituer », qui vient du latin *prostituere* et qui signifie « placer devant », « exposer à la vue ». Paradoxalement, il n'y a là pas grand-chose à voir, à dire de ces pratiques qui ont plus ou moins largement partie liée avec la prostitution... elles-mêmes d'ailleurs ne sont pas « sur le trottoir », à la vue de tous, et le peu que l'on perçoit de ces pratiques ne laisse bien souvent entrevoir la plus petite partie de l'iceberg. Manque dans le discours donc, mais aussi parfois disparition de jeunes filles qui quittent la ville, qui s'absentent, pour un week-end, pour plus longtemps, voire qui sortent ainsi définitivement de Visa-Vie.

On les sait à Paris, à Marseille ou en Allemagne, on a des nouvelles par d'autres, un message parfois, mais on les sent prises dans tout autre chose, happées, sans plus le moindre espace pour nous, nous qui leur proposons un espace pour elles.

Le fait d'en échanger avec les collègues a eu pour fonction de ne pas me laisser happer par ce silence, par cette banalisation, parfois, autour de ces pratiques. Que faire de ces dires, ou du moins de ces bribes de discours ? Que faire d'une parole si infime, qui déjà disparaît ? Comment accompagner les jeunes en tant qu'elles sont prises dans ces pratiques ? Par ailleurs, comment déplier ces questions avec elles, tant sur le plan d'un accompagnement que l'on aimerait thérapeutique que sur celui de notre mission de protection de l'enfance ? Et enfin, vers quel indicible ces pratiques viennent-elles peut-être aussi faire signe dans l'histoire de ces jeunes ? S'il y a lieu de parler de ça, il y a peut-être lieu aussi de parler de tout autre chose, en deçà ou au-delà de la question de la prostitution.

Sur le « dire » des jeunes.

Je proposais comme intitulé pour cette intervention « Vous avez dit prostitution » ? Hé bien, pas elles. Jamais ou presque ce mot n'est employé. Michetonnage, escorting, faire la pute éventuellement pour parler des autres... Bien souvent, le terme « prostitution » ou « pute » n'est employé que par ceux qui n'y sont véritablement pas pris ou par les jeunes au moment où elles veulent en sortir. En d'autres termes, par les jeunes qui ont un rapport d'extériorité avec cet objet qu'est la prostitution.

Pour être un peu plus précise quant à moi, ce dont je parle ici est l'idée d'un rapport tarifé. J'entends par « rapport » une relation qui implique le corps d'une jeune fille, en l'occurrence, le corps vu, touché, pris. Rapport au sens très large donc.

J'entends par « tarif » différentes choses également, de l'argent, des cigarettes, du shit, l'hébergement...

Vous avez dit prostitution ? Pas elles, puisque certains mécanismes viennent barrer dans le discours la possibilité de nommer ce dont il est question. Je pense à la banalisation, la dissimulation, la justification. Ces mécanismes ont d'ailleurs été minutieusement relevés dans le cadre de l'étude Minexp sur l'exploitation des mineurs, étude de procédures pénales portant sur des faits de proxénétisme sur mineures détaillée dans l'ouvrage *Prostitution des mineurs : trouver la juste distance*¹.

Tout le monde fait ça, les grandes entraînent les petites au foyer, celles qui ne le font pas sont rares, c'est une pratique qui semble devenue si commune qu'il n'y a

¹ Bénédicte Lavaud-Legendre (dir.), *Prostitution des mineurs : trouver la juste distance*, Chronique Sociale, 2022

plus rien à en dire, déjà, avant même d'en avoir dit quoi que ce soit. Banal, donc, rien à dire.

On entend également quelque chose de ce qu'on peut nommer « dissimulation » dans les termes employés : le mot prostitution n'apparaît presque jamais, on dit « bosser », on parle de « plan », le proxénète est un « patron », on dit « pigeonner », termes d'autant plus équivoques qu'ils donnent le sentiment d'une certaine maîtrise : c'est le client qui est arnaqué, et le contexte dans lequel ces jeunes filles sont prises donne l'impression d'entrer très banalement dans le cadre du droit du travail. A ce sujet, E. Carra évoque l'une de ses patientes en ces termes² :

Une autre jeune fille, elle âgée de 21 ans, exprima son rejet de « ces filles faisant le trottoir » et qui « ne se respectent pas » : elle ne comprenait pas comment ces filles pouvaient agir de telle sorte. Quelques semaines plus tard, elle évoquera sa facilité à trouver un « pigeon » sans qu'aucun amalgame n'ait lieu entre chercher un « pigeon » et les conduites des jeunes filles sur lesquelles s'était porté son jugement. Le client n'est qu'« un pigeon que l'on va plumer » et qui en définitive va « se faire avoir ». Ce terme implique un déplacement du cadre de référence qui minimise la dimension sexuelle, « pigeonner » étant bien moins connoté sexuellement, et suggère que le rapport de domination serait en partie inversé sous leur contrôle puisqu'après tout le client/pigeon est la proie recherchée.

Ces mécanismes entraînent une relation potentiellement abusive, puisqu'ils viennent masquer ce dont il est question. Or, ils peuvent nous toucher par ricochet dans notre relation à ces jeunes filles. Le langage détourné, instrumentalisé, mais le plus souvent peut-être, l'absence de discours sur ces pratiques présente le risque de se trouver pris dans le même mouvement de non prise en compte de ces pratiques.

Peut-être y'a-t-il chez nous aussi quelque chose de défensif à cet endroit : pas si simple de se figurer ce qui se joue là pour ces jeunes filles, chacun étant pris dans ses propres représentations, avec ses convictions, ses valeurs, et qui peuvent être fortement heurtées dans ce contexte.

Des mécanismes donc qui les empêchent de voir ce dont il est question, des mécanismes qui nous protègent, nous aussi, de ce qui peut sembler inacceptable.

La question de la difficulté à mettre en mots ce vécu pose également la question de la subjectivation. Y'en a-t-il une, en fait ? En d'autres termes, jusqu'à quel point cette pratique est véritablement appropriée par ces jeunes filles ? « Ça se fait », « Tout le monde le fait » : y'a-t-il vraiment un récit personnel qui s'énonce à ce sujet ?

² Emiliano Carra, « Réflexions psychanalytique sur adolescence et problématique prostitutionnelle », in *L'information psychiatrique* 2016/08 (vol. 92), p.667

Mais aussi, un corps qui semble parfois être là sans l'être vraiment. Un corps à qui il arrive quelque chose, sans qu'on puisse vraiment parler de vécu au sens subjectif du terme, d'où, peut-être, l'absence de récit. Une pratique dite prostitutionnelle donc - mais « dite » ainsi par d'autres, puisque pas vécue comme telle, et peut-être parfois, pas vécue du tout, dans une modalité de présence-absence.

Je pense ici aussi au visage maquillé, presque grimmé, qui ressemble à mille autres pareils, une photo filtrée qui donne un air d'irréalité. Et cette photo de soi qu'on envoie à un inconnu, est-ce encore bien soi ? Le corps apparaît là peut-être plus comme objet que comme sujet, corps dont il est alors peut-être plus facile de s'absenter, un corps qui n'est plus pris dans un discours subjectif. « Je ne ferai jamais ça moi » : et c'est peut-être tout à fait exact, celle qui le fait c'est cette créature, pas tout à fait soi pas tout à fait une autre, cette créature qui n'a pas voix au chapitre à un rendez-vous psy au milieu de l'après-midi. Cette créature qui envoie sans grande hésitation des photos dénudée mais qui a malgré tout bien grand mal à être vue en maillot à la piscine... Dans son article cité précédemment, E. Carra évoque à partir du récit de l'une de ses patientes des sphères absolument étanches les unes aux autres³ :

Son quotidien, nous dit-elle, est organisé méthodiquement et minutieusement de telle sorte que les sphères de sa vie n'interfèrent pas les unes avec les autres, ceci nécessitant l'utilisation de trois téléphones, chacun étant consacré à ses divers interlocuteurs, son copain, les hommes qu'elle pigeonne et ses autres relations : l'éventuelle confrontation de ces trois sphères de vie suscite une angoisse intense.

L'auteur aborde également dans ce contexte-là la question de la transformation, qui protège du vécu lié aux pratiques prostitutionnelles⁴ :

La préparation quasiment ritualisée (recherche du lieu, du client habituel ou non, choix des habits, du rôle tenu) si précisément décrite par Richard précédant toute pratique prostitutionnelle est bien ce temps nécessaire voire primordial afin que l'impact traumatisant de l'acte prostitutionnel ne fasse pas autant effraction dans la psyché : au cœur de cette temporalité de la prostitution, le temps est celui du changement, de la transformation que se donne aussi la personne prostituée pour devenir un objet de désir, tout en cachant ce qu'elle est et qui elle est.

³ *Ibid.*, p.666

⁴ *Ibid.*, p.668

Rien à dire, donc, aux adultes qui entourent : des sphères si différentes et parfois hermétiques l'une à l'autre, le jour et la nuit, soi et un autre.

Vous avez dit prostitution ? Pas elles, mais peut-être qu'à cet endroit c'est notre ponctuation qui peut faire exister ces paroles comme un texte : j'entends par là s'étonner quand même, souligner, pointer, remarquer. Faire entendre aussi que tout ça n'est pas nécessairement « normal », bien que « banal ». Rester en éveil, en quelque sorte, ne pas se laisser endormir par ce qui ressemble finalement à une ritournelle déjà vue, déjà entendue.

Notre ponctuation aussi qui vient peut-être ouvrir une brèche, la possibilité d'en dire quelque chose quand même, comme un pont d'une rive à l'autre, un petit passage entre deux univers pour inviter à dire quelque chose de ce qui se joue là.

Et nous ?

Vous avez dit prostitution ? Ah ben oui, quand même !

En tant qu'adultes qui accompagnons ces jeunes filles, nous parlons de prostitution, en équipe, avec nos partenaires, ici.

« Prostitution » : un terme très connoté moralement, et qui vient peut-être parfois rendre impossible l'échange, barrer quelque chose du discours des jeunes qui ne s'identifient pas à cette pratique.

Pour autant, peut-on faire l'impasse sur le fait de nommer les choses du côté du cadre légal, cadre dans lesquelles elles sont malgré tout aussi prises ? A certain moment, cela semble essentiel : tout n'est pas permis, la loi existe et elle a pour fonction de limiter, de protéger.

Denis Salas, ancien juge, écrit au sujet de la reconnaissance d'agressions sexuelles en actes pénalement répréhensibles : il souligne la fonction performative du discours juridique à cet endroit. Il évoque la situation d'une jeune femme victime d'abus, et pour qui le témoignage dans le contexte judiciaire était essentiel en vue de la reconnaissance de ce qu'elle avait vécu⁵ :

L'acte de qualification qui replace l'acte violent dans l'espace du droit n'est pas une simple description de réalité mais une création de réalité. S'il n'annule pas l'agression, il la nomme, s'en saisit, la minéralise, en quelque sorte, en infraction. En brisant ainsi le déni du viol, il donne consistance au crime. En validant la plainte, il engage le travail du jugement. En mettant la main sur le temps, il prend date pour l'avenir.

⁵ Denis Salas, *Le déni du viol*, Michalon, 2023, p.175.

L'enjeu est en fait là de créer une réalité, et non simplement de la décrire. Il n'est pas du tout sûr que dans le cas de la prostitution de jeunes filles mineures, le vécu de chacune soit celui de victimes. Mais nommer les faits ainsi, du côté de la loi, peut donner une autre dimension à un récit, voire une autre coloration à un vécu : il peut être parlé comme quelque chose de « banal », mais du côté de la loi, il relève de faits non acceptables, répréhensibles.

Dans notre pratique à Visa-Vie, nous travaillons avec l'idée de faire exister ces deux aspects de manière concomitante : nous entendons les jeunes de notre place de psychologue, certes, mais au sein de la protection de l'enfance. On peut prendre ici l'image de deux fils à tenir en même temps : laisser la parole exister telle qu'elle est, comme elle vient, ou bien souvent, comme elle ne vient pas ; accepter que les jeunes se vivent ou non comme victime. Mais pouvoir malgré tout aussi faire entendre que du côté de la loi, elles sont victimes.

Dans notre pratique, nous travaillons toujours en binôme autour d'un jeune : de manière un peu schématique, un côté plus clinique, disons, et un pôle socio administratif porté par la fonction de direction - même si la dimension clinique traverse l'ensemble du dispositif. Il peut alors exister un certain jeu entre ces deux fonctions. Ce montage permet d'être à l'écoute, sans jugement, sans qualifier par avance, tout en se situant également d'une autre manière : c'est interdit par la loi, et ça ne peut pas rester entre nous. Il s'agit là de deux niveaux, de deux registres différents : la réalité psychique, et le cadre légal dans lequel s'inscrivent des pratiques, registres entre lesquels on ne peut pas choisir, et qu'il faut pouvoir faire tenir et faire exister en même temps.

Vers un indicible ?

Vous avez dit prostitution, enfin ? Non, parce que là n'est peut-être pas du tout la question.

Peut-être qu'au-delà de ces pratiques, c'est peut-être de toute autre chose dont il est question. Peut-être que l'indicible autour des pratiques dites prostitutionnelles vient recouvrir un autre indicible, celui d'une histoire, d'un vécu intérieur, qui ne peut pas se formuler et qui se joue là, de cette manière, à travers cette mise en acte.

Je vous propose la lecture d'un passage du roman *L'âge de la première passe* de Arno Bertina⁶, au sujet de jeunes femmes congolaises prises dans la prostitution et cité au début du livre *Prostitution des mineurs* précité⁷ :

Tous disent implicitement que la prostitution n'est pas le sujet ; la vraie blessure est plus ancienne, il faut remonter à cette nuit des familles, à ces nuits au cours desquelles l'enfance est saccagée, jetée brutalement dans le monde des ogres, où les adultes désirent et dévorent. Et si ça s'arrêtait là, encore... la nuit de la concession familiale s'étend à la rue, au quartier. Une enfant qui n'est plus protégée par ses parents devient une proie facile. Tes parents te confient à un homme pour qu'il t'emmène jusqu'à une autre ville et il te viole en cours de route (Diane) ; on te raccompagne parce que ton sac est lourd, on te viole.

Ce propos rejoint ce qu'on entrevoit parfois dans la clinique auprès de ces jeunes filles, qui sont des jeunes placées, et dont les parents, la famille, l'entourage, n'a pas pu prendre suffisamment soin, voire pas soin du tout, n'a pas pu porter, étayer, et qui parfois a maltraité, abîmé, brisé. Sans dire, bien sûr, que ces parcours de vie chaotiques déterminent l'existence des uns et des autres, ce qui serait un raccourci évident et malheureux, les pratiques prostitutionnelles viennent certainement là où il y a une fragilité, une fêlure, quelque chose de brisé. Dans l'introduction au lancement du 1^{er} plan national de lutte contre la protection des mineurs, il est d'ailleurs relevé que si ces mineurs sont issus de tout milieu social, « ils ont souvent en commun d'avoir été victimes ou confrontés à de la violence, notamment intrafamiliale »⁸. Là aussi, il est relevé qu'ils ne se considèrent souvent pas comme victime, banalisent leur conduite et en viennent finalement à valoriser les effets bénéfiques de cette pratique, notamment à travers la réponse aux besoins fondamentaux d'affection et d'attention, sentiment de reprendre le contrôle de sa vie, impression d'appartenir à un groupe.

Dans l'article précité, E. Carra faisait lui aussi état du regard bienveillant, qu'il percevait comme absent chez une jeune patiente, voire de l'insulte qui soumet l'enfant au statut d'objet⁹.

Je pense également à une jeune fille qui projetait sa future vie de famille : « je m'occuperai de mes enfants. C'est sûr que les filles dont les pères ne s'occupent pas cherchent de l'attention ailleurs, un peu n'importe comment ».

Et enfin, bien sûr, la question du vécu traumatique qui vient se répéter dans l'histoire de vie du sujet. Peut-être aussi que le chaos vient se répéter là, à travers

⁶ A. Bertina, *L'âge de la première passe*, s.l., Verticales, 2020, p.81.

⁷ *Ibid.*, p.7.

⁸ *Lancement du premier plan national de lutte contre la prostitution des mineurs, dossier de presse*, 15 novembre 2011, p.2.

⁹ *Ibid.*, p.666

ces pratiques, protège paradoxalement la personne de ce qui est et doit rester impensable, irréprésentable.

Ces propos mettent en lumière ou soulignent la dimension selon laquelle les pratiques prostitutionnelles viennent là plus comme symptômes d'autre chose, et c'est peut-être cet « autre chose » qu'il faudrait pouvoir entendre. Mais le discours sur cette histoire n'est peut-être pas possible, ni formulé ni formulable, pas accessible, pas conscient ou trop brûlant. A sa place, des conduites, et un grand silence.

Peut-être alors pouvons-nous avancer avec l'idée qu'en donnant la parole, en invitant à raconter, à se raconter, voire peut-être à dire quelque chose de soi, un chemin peut se faire, autre que celui de la mise en acte, forme de répétition, si c'est possible du moins, si c'est le moment... Il s'agit bien sûr d'une proposition, d'une invitation, puisque ça, seul le sujet peut en ouvrir la voie.

Et c'est peut-être là aussi toute la difficulté de l'investissement de cet espace possible lorsqu'on est placé, lorsqu'on n'a pas forcément choisi d'être là.

Conclusion.

Comment conclure ce propos ? Vous avez dit prostitution ? Oui, non, bien sûr, certainement pas... Ce terme vient bien recouvrir certaines pratiques des mineurs qui nous sont confiés, et il ne faudrait pas faire l'impasse sur le fait de les nommer comme telles, puisque c'est bien ce qu'elles sont, sur le plan juridique.

S'agit-il pour autant de cela sur le plan de la réalité psychique de chacun et chacune ? Pas si sûr. Se pose alors la question de comment offrir un espace qui permette de déplier ces questions, et là-dessus, pas de conclusion possible je crois, juste une ouverture, une tentative, sans procédure, sans marche à suivre, sans mode d'emploi.